

Téléphonez Main 3751

PETITES ANNONCES

PERSONNEL

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE a transféré son étude d'avocat au Bureau de l'Abéille, 530 rue Conti. Téléphone Main 3487.

DEMANDES

ORLEANS AUTO SCHOOL - Pour 215 de paiement, nous vous donnons un cours complet qui vous met en mesure de conduire et de réparer les voitures automobiles. Nous vous procurons un permis de chauffeur et nous vous trouvons de l'emploi. 636 rue Jull. 27 sept-122

ON DEMANDE - Jeune fille intelligente pour tenir de chambre et servir à table. 413 par mois. Logera dans la maison. S'adresser: 1811 rue Berlin.

ON desire acheter, un secrétaire ancien et ancien, avec ornements en cuivre. S'adresser: 530 rue Conti, au directeur.

ON DEMANDE - Une femme française ou belge, entre 35 et 40 ans, de bonne santé et d'une éducation moyenne, comme femme de chambre et assister dans le ménage. S'adresser: 801 avenue Washington, ou tél. Jackson 2050. août 20 22

ON DEMANDE - Solliciteurs pour vendre franchement de secours aux Belges, au prix de cinquante cents pièce. Vous gagnez dix cents par chaque almanach vendu. Le total de cette vente servira à l'acquisition de vivres et de vêtements pour les femmes et les enfants Belges nécessiteux. Votre travail peut sauver de la mort de plusieurs innocents dans le besoin. Ecrire au Belgian Calendar Committee, 15 West 34th Street, New York. 7mars - dim mer ven - 17

PLOMBIERS

—Phones— Bureau, Main 3320. Résidence, Uptown 3073 - W. E. E. Mascaro. MASCARO & JOHNSON Plombiers Chauffage 912 rue Union, près Baronne. Nouvelle-Orléans, Lae. 18oct-122 dim

BOULANGERS

AUG. CORNE Boulangerie à vapeur et pâtisseries. 520 RUE TOURO Entre Dauphine et Bourbon. Livraisons gratuites. 20sept-122 dim

NEW ORLEANS ENGRAVING AND ELECTROTYPE CO. LTD. 1111 Poydras Street. 12oct-122 dim

RESTAURANTS

THE OLD ABSINTHE HOUSE PIERRE CAZEBONNE, Propriétaire. Vins fins, Liqueurs et Cigares. Café-Restaurant pour Dames. Angle des rues Bourbon et Bienville. Téléphone Main 2593. Nouvelle-Orléans. 13oct-122 dim

FRIEDRICH & WOODFORD. Propriétés Foncières et Encanteurs. 63 rue Commune. Téléphone Main 128. 22 sept-122 dim

A. NICOLLE Ex-officier ministériel près les tribunaux français. Consultations légales. Gérance de propriétés, location et vente d'immeubles. 611 Bâillage Heenan. Avec A. Schlosser Cie, Real Estate and Farm Land Co. Phone 4028. 25oct-122 dim

515 Élastique, Ceintures Abdominales, Membres Artificiels, Chaises Roulantes Invalides, Ceintures, Herniaires, etc., etc. SCHROEDER 1314 RUE CANAL En passant vos commandes mentionnez l'Abéille. S. V. P. 24jan-122 dim

AVIS A NOS ABONNES

Toujours soucieux de servir nos lecteurs avec ponctualité nous serions très reconnaissants aux personnes qui ne recevraient pas leur journal régulièrement, de nous prévenir au plus vite. Téléphonez Main 3487.

La confiance en la victoire

Un hommage de l'Angleterre aux nations alliées.

Discours de M. Asquith, aux communes.

Londres, 28 juillet. — M. Asquith, en proposant à la Chambre des communes la clôture jusqu'au 14 septembre, a prononcé le discours suivant:

Le Parlement a accompli une tâche très importante depuis la Pentecôte. L'emprunt de guerre a été voté et peut-être a-t-il beaucoup aidé à convaincre le monde, et particulièrement nos alliés, que nous sommes décidés à consacrer nos ressources entières à poursuivre la guerre jusqu'à une issue victorieuse.

Passant ensuite la situation générale en revue, M. Asquith a poursuivi:

La dernière fois que je me suis adressé au Parlement, j'ai dit que cette guerre, au moins encore pendant quelque temps, constituera une lutte d'endurance; nous serions vraiment ingrats ou indifférents si nous ne reconnaissons pas les vaillants efforts que font en ce moment nos alliés russes (Longs applaudissements) pour arrêter le flot ennemi envahissant et maintenir l'intégrité de leurs positions.

Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans les annales militaires un plus magnifique exemple d'endurance, de discipline et d'initiative à la fois collective et individuelle, que celui qui a été fourni par l'armée russe pendant ces dernières semaines.

Nos nouveaux alliés (Applaudissements), nous le reconnaissons avec la plus grande satisfaction et à leur honneur, à l'aide d'une tactique soigneusement préparée, gagnent constamment du terrain et poursuivent leur marche vers un objectif qui, nous l'espérons, sera sous peu à leur portée.

En France, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu, à aucun moment depuis le commencement de la guerre, une période où les deux armées alliées fussent mues par des sentiments fraternels et un esprit de camaraderie plus complets qu'ils ne le sont actuellement, et où elles eussent davantage confiance que la victoire (dont je ne prédirai pas exactement le moment ou la saison, ce qui serait vain) sera finalement leur apanage.

En ce qui concerne les opérations des Dardanelles, que nous avons entreprises de concert avec la France, je demande que l'on ne me presse pas trop de faire une déclaration définitive aujourd'hui; je puis seulement répéter ce que j'ai déjà dit la dernière fois, que notre confiance dans le résultat de ces opérations n'est nullement diminuée. (Applaudissements.)

Il y aura juste un an la semaine prochaine que la guerre a été déclarée; a-t-on pu observer dans l'histoire de l'humanité une transformation plus complète, je pourrais presque dire plus miraculeuse, que celle de notre pays, non pas de son esprit, mais de ses manifestations extérieures pendant ces douze derniers mois?

Au sujet de notre flotte, je n'ai besoin d'ajouter aucune autre chose que ceci: si elle se trouvait forte au commencement de la guerre, elle est aujourd'hui encore plus forte (Applaudissements), et la liberté des mers est due à sa puissance et à son activité pourtant très discrète, car, après tout,

cette menace des sous-marins, aussi sérieuse qu'elle puisse apparaître, ne peut infliger de pertes fatales ou même substantielles au commerce britannique et diminuer nos approvisionnements en vivres et en matières premières. (Applaudissements.)

Un combat glorieux a été jusqu'ici refusé à notre flotte; mais nous ne devons pas moins lui exprimer notre reconnaissance pour la dette de gratitude que nous avons contractée vis-à-vis d'elle, car nous savons que c'est grâce à sa vigilance inlassable que ce pays peut aujourd'hui se rir de toute menace d'invasion et que nous sommes, jusqu'à un point inconnu de tous les autres belligérants, à l'abri des ravages et des dangers de la guerre.

Nous avons toujours été une grande puissance navale; mais voyons aussi maintenant quelle est la position de notre armée.

M. Asquith montre l'activité du recrutement grandissant sans cesse depuis pouce mois:

Les Communes, dit-il, présentent aujourd'hui un spectacle inconnu depuis des siècles par le nombre des députés ayant revêtu l'uniforme militaire, et il n'y a pas une seule famille représentée ici qui n'ait pas fourni un fils et des frères comme combattants.

Mais nous ne nous estimons pas satisfaits en pensant que nous avons rempli notre devoir national, en envoyant un flot incessant de recrues nécessaires à l'armée ou aux industries qui s'occupent de la fabrication des munitions.

Le devoir de ce pays est non seulement de maintenir la liberté des mers, d'envoyer un grand nombre de soldats sur les champs de bataille, mais aussi d'avancer jusqu'à un certain point l'argent nécessaire à la conduite de la guerre.

Nous avons fait notre devoir, déclare M. Asquith:

On nous a calomniés, a-t-il dit, quand on a dit que nous n'avions pas été à la hauteur de la tâche que les événements nous imposaient; mais l'on a plus encore, calomnié nos alliés quand on a dit qu'ils n'estimaient pas à sa juste valeur la contribution que nous apportions au triomphe final de la cause commune.

Le Parlement et le pays inaugurent la deuxième année de guerre dans le même état d'esprit; ne fournissons aucune arme aux pusillanimes et surtout aux médisants qui découragent nos alliés et encouragent nos ennemis. Que le Parlement et le pays conservent ce même esprit d'énergie et de détermination qui, pendant douze mois, nous a inspirés et nous permettra de persévérer vers l'issue triomphale de la lutte.

En terminant, M. Asquith a conseillé vivement de constituer en Angleterre une grande réserve d'or.

La production des armements.

M. Lloyd George, ministre des munitions, a fait ensuite un exposé de l'œuvre accomplie depuis trois mois. Le ministère des munitions a, en trois mois et demi, augmenté son personnel de 40,000 employés, hommes et femmes, qui travaillent parmi les ouvriers de l'armement; 100,000 volontaires se sont enrôlés pour la fabrication des armements.

A la suite de la récente conférence de Boulogne, le gouvernement a décidé d'élaborer un nouveau et important programme.

De nouveaux arsenaux vont être constitués et un bureau d'inventions va être créé au ministère des munitions.

Lorsque les arrangements en cours seront terminés, cette production sera doublée en quelques semaines et permettra à l'armée britannique de marcher à la victoire.

DANS LES VILLES D'EAUX DE L'EST.

Le ministère de la guerre communique cette note:

Lé séjour dans les stations thermales de Contrexéville, Vittel, Plombières et Luxeuil est autorisé pour les personnes désirant y faire une saison en 1915, et des instructions sont données aux commissaires des gares pour permettre à ces personnes de pénétrer dans la ville.

Il ne pourra être fait usage, pour se rendre dans ces localités, que du chemin de fer, à l'exclusion de l'automobile, le tourisme étant interdit dans ces régions.

Les Français et étrangers des nations neutres ou alliées se rendant dans ces villes d'eaux devront être munis des pièces suivantes:

(a) Français, sauf-conduit délivré par le commissaire de police ou le maire, portant l'indication que l'inté-

ressé se rend dans la localité pour y faire usage des eaux;

(b) Etrangers, même sauf-conduit que les Français et, en outre, passeport pour les étrangers arrivant en France, permis de séjour pour les étrangers résidant en France d'une et l'autre de ces pièces étant revêtue de la photographie du titulaire.

Dès leur arrivée dans la station thermale, les étrangers seront soumis à la formalité de la déclaration de séjour. Enfin, pour circuler à pied ou en voiture, les baigneurs devront se munir d'un sauf-conduit du maire, revêtu du visa de l'autorité militaire locale.

Ce sauf-conduit leur permettra de circuler dans toute l'étendue du canton auquel appartient la ville d'eau intéressée.

Le séjour dans les stations thermales situées au delà de la ligne de démarcation telles que Gérardmer et Bussang, reste interdit.

D'UNE LETTRE DE REIMS.

Les chiens distinguent parfaitement le sifflement des obus allemands. Aussitôt qu'ils l'entendent, même quand les nôtres sifflent en même temps, et que les gens ne savent à quoi s'en tenir, eux (les chiens), témoignent de façon ou d'autre leur terreur. Ils se plaignent, cherchent un abri, descendent à la cave, remontent pour chercher leurs maîtres si ceux-ci ne les ont pas suivis... Un chat, qu'on descend dans une corbeille en cas de danger, s'y place de lui-même au premier sifflement d'obus ennemi... Mais les oiseaux, moineaux, pinsons, chardonnerets ne sont nullement effrayés par la canonnade. Et les chouettes continuent à nous régaler de leur hululement.

L'ABEILLE DE LA Nouvelle-Orléans JOURNAL DEMOCRATE REGULIER

POLITIQUE LITTÉRAIRE SCIENTIFIQUE COMMERCIAL

Contre la prohibition En faveur des courses Sans liberté il n'y a pas de vertus

TÉLÉPHONE MAIN 3487

Trois Éditions Distinctes: Edition Quotidienne, Édition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

Vous pouvez avoir L'ABEILLE chez vous, par l'intermédiaire des porteurs, pour 15 SOUS par semaine, ou la recevoir directement de nos bureaux, par abonnement, au prix de 65 SOUS par mois.

HUGUES J. DE LA VERGNE, Président et Directeur

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

No. 20 Commencé le 31 juillet 1915.

MARIE ET MARTHE

Par GEORGE BONNAMOUR.

(Suite.)

— Marie! Marie!... Ah! pitie de moi, car je n'ai pas mérité cette torture. Si je t'ai méconnue, pardonne-moi!... Peut-être as-tu pris pour du dédain le respect que je te faisais, et qu'un sourire de toi me faisait passer un frisson dans le cœur. J'étais jeune, et tu m'as cru vieux!... J'étais amoureux, et tu m'as cru blasé ou indifférent!... Va, je te comprends maintenant, et je t'excuse, malheureuse enfant!... Mais un autre est venu, qui

La murmurait les choses que je n'osais pas te dire, et qui t'a tentée, fascinée, grisée!... Ah! il a eu facilement raison, celui-là, de ton inexpérience et de ta faiblesse!... Toi, je te peux encore plaindre et te pardonner!... Mais ton amant, lui, savait ce qu'il faisait; en te volant à moi. Plus d'une fois il a dû se dire qu'un jour je ne pourrais me dresser entre vous!... Il me doit des comptes, celui-là!... J'ai le droit de le tuer, conclut-il.

Les poings serrés, les mâchoires contractées, avec toutes les flammes de la haine et de la jalousie dans le regard, il n'avait plus rien de l'homme élégant auquel sa froideur voulue et sa distinction pleine de nuances donnaient un caractère d'être supérieur. Il apparaissait vraiment dépouillé de tout masque et de tout artifice, en mâle déchaîné, avide, et en meurtrier.

Il était d'ailleurs si aveuglé par sa fureur qu'après avoir averti sa femme de son projet de vengeance, il lui demandait de lui livrer son amant: — Nomme-le, répétait-il en frappant du pied, nomme-le!

Peut-être eût-elle cédé tout à l'heure lorsqu'il lui dépeignait ses souffrances de mari timide et qui se souvient de ses cheveux blancs. Il s'était montré pitoyable et bon. Elle avait frémi et pleuré en l'entendant parler de pardon, et déjà les premiers mots de l'aveu se pressaient sur ses lèvres. Mais maintenant qu'elle savait ce que cela cachait de haine insouvenue, de rancune féroce et de jalousie sanguinaire, quel qu'il pût arriver, elle nierait!

Et, prête à subir les pires violences, certains maintenant que son mari se retournerait contre elle, Marie répondit: — Qui voulez-vous que je vous nomme? Mon amant? Je n'ai pas d'amant! Une expression d'égarement passa dans les yeux de d'Auberianne. Il se prit, le front entre les mains et, stupide, se croyant le jouet d'une hallucination, d'un cauchemar: — Alors... alors... balbutia-t-il, explique-moi ton absence cette nuit? — Je vous l'ai dit, vous ne m'avez pas cru. — Non!... non!... Je sais trop bien que cela n'est pas vrai!... Marie, pour la dernière fois... — Oh! dit-elle sans s'émouvoir de son geste tragique, je ne vous réponds plus... — Calme et tranquille, elle se détournait un pas, mais d'Auberianne déjà l'avait saisie par le bras: — Où allez-vous? — Dans ma chambre. — Pas avant de m'avoir répondu... — Il ne peut échapper. La porte vitrée venait de s'ouvrir avec fracas et Götte, une des servantes de Grenouil, leur apparut, avec un visage d'épouvante. Elle avait couru si fort depuis la nuit, son qu'à bout de souffle elle restait plantée devant d'Auberianne, les bras écartés, haletante. Elle venait emporter son bonnet. La rosée mouillait ses sourcils et le bas de sa robe, toute grise de poussière. D'Auberianne et Marie la contemplèrent avec une stu-

peur inquiète, tandis qu'elle balbutiait en s'essuyant les yeux: — C'est-il Dieu possible!... un malheur pareil! Et comme d'Auberianne, impatientée par ces simagrées, l'interrogeait avec brusquerie, elle eut un sanglot terrifié, puis s'écria, d'une voix secouée par le tremblement de tout son corps: — C'est notre pauvre maître qu'on vient, Lotte et moi, de le trouver mort!

Et elle expliqua comment, au sortir du bal, deux galants les avaient entraînées, sa sœur et elle, dans un cabaret des Alluets. Puis après, les deux filles s'étaient laissées reconduire et, chemin faisant, la route étant longue, s'étaient assises dans le creux d'une meule, à l'abri du vent, si bien qu'il faisait grand jour lorsque leurs amoureux les avaient quittées. Elles croyaient trouver leur maître couché depuis longtemps et, craignant de le réveiller, se disposaient à gagner leur chambre avec mille précautions, lorsque Lotte, ayant par hasard ouvert la porte de la salle à manger, avait aperçu, à la lueur incertaine d'une lampe qui charbonnait, Grenouil étendu par terre. Alors, aidée de sa sœur, elle avait, sans y parvenir, essayé de le relever, puis de le ramener, et c'est en voulant lui prodiguer des soins qu'elles s'étaient aperçues que le bonhomme avait le cou meurtri, la face convulsée et déjà morte d'un homme étrangié. Tout en se lamentant les yeux avec son mouchoir, Götte

— C'est quelque vaurien... quelque voleur qui est entré chez nous, et le pauvre monsieur n'a pas pu se défendre... C'est-il Dieu possible! Marie, assise sur un fauteuil, écoutait, dans un silence atterré, gémir et sangloter la servante. D'Auberianne allait monter réveiller son beau-frère, lorsque l'ingénieur, sa robe de chambre jetée sur ses épaules et les jambes nues, entra ouvrit la porte et, se penchant au-dessus de la rampe, demanda tout ensourcilé encore: — Qui est-ce qui appelle? — Habillez-vous, Renaud, lui répondit d'Auberianne, et descendez tout de suite. — Ah! c'est vous, Götte! s'écria l'ingénieur, dont les yeux brouillés n'avaient point tout d'abord distingué la servante. Est-ce que votre maître est malade? — Oui, monsieur, il est mort!

— Et ne trouvant plus rien à dire, elle se mit à tortiller son mouchoir entre ses mains qui tremblaient toujours. Un petit bruit plaintif et saccadé s'éleva dans un coin du salon. D'Auberianne, étonné, tourna la tête et vit sa femme qui, le visage entre les mains, pleurait.

Au bout de quelques minutes, Renaud vint les rejoindre. — Marthe se lève, dit-il en apercevant Marie, dont la présence auprès de d'Auberianne, si extraordinaire à une pareille heure, lui parut naturelle. Il crut qu'elle avait été réveillée comme lui par les cris de Götte et, s'adressant à la servante: — Que se passe-t-il donc chez vous? demanda-t-il. — C'est monsieur qui est mort, expliqua la fille avec son chevrottement pleurant. On l'a tué! — Tué! s'écria l'ingénieur, en écartant sous le coup de la terrible impression que lui avait causée la nouvelle, sa robe de rupture avec le valet. — C'est... — Oh! monsieur, pour mort, il l'est trois fois plutôt qu'une, affirma Götte.

— C'est quelque vaurien... quelque voleur qui est entré chez nous, et le pauvre monsieur n'a pas pu se défendre... C'est-il Dieu possible! Marie, assise sur un fauteuil, écoutait, dans un silence atterré, gémir et sangloter la servante. D'Auberianne allait monter réveiller son beau-frère, lorsque l'ingénieur, sa robe de chambre jetée sur ses épaules et les jambes nues, entra ouvrit la porte et, se penchant au-dessus de la rampe, demanda tout ensourcilé encore: — Qui est-ce qui appelle? — Habillez-vous, Renaud, lui répondit d'Auberianne, et descendez tout de suite. — Ah! c'est vous, Götte! s'écria l'ingénieur, dont les yeux brouillés n'avaient point tout d'abord distingué la servante. Est-ce que votre maître est malade? — Oui, monsieur, il est mort!

— Et ne trouvant plus rien à dire, elle se mit à tortiller son mouchoir entre ses mains qui tremblaient toujours. Un petit bruit plaintif et saccadé s'éleva dans un coin du salon. D'Auberianne, étonné, tourna la tête et vit sa femme qui, le visage entre les mains, pleurait.

Au bout de quelques minutes, Renaud vint les rejoindre. — Marthe se lève, dit-il en apercevant Marie, dont la présence auprès de d'Auberianne, si extraordinaire à une pareille heure, lui parut naturelle. Il crut qu'elle avait été réveillée comme lui par les cris de Götte et, s'adressant à la servante: — Que se passe-t-il donc chez vous? demanda-t-il. — C'est monsieur qui est mort, expliqua la fille avec son chevrottement pleurant. On l'a tué! — Tué! s'écria l'ingénieur, en écartant sous le coup de la terrible impression que lui avait causée la nouvelle, sa robe de rupture avec le valet. — C'est... — Oh! monsieur, pour mort, il l'est trois fois plutôt qu'une, affirma Götte.

— C'est quelque vaurien... quelque voleur qui est entré chez nous, et le pauvre monsieur n'a pas pu se défendre... C'est-il Dieu possible! Marie, assise sur un fauteuil, écoutait, dans un silence atterré, gémir et sangloter la servante. D'Auberianne allait monter réveiller son beau-frère, lorsque l'ingénieur, sa robe de chambre jetée sur ses épaules et les jambes nues, entra ouvrit la porte et, se penchant au-dessus de la rampe, demanda tout ensourcilé encore: — Qui est-ce qui appelle? — Habillez-vous, Renaud, lui répondit d'Auberianne, et descendez tout de suite. — Ah! c'est vous, Götte! s'écria l'ingénieur, dont les yeux brouillés n'avaient point tout d'abord distingué la servante. Est-ce que votre maître est malade? — Oui, monsieur, il est mort!

— Et ne trouvant plus rien à dire, elle se mit à tortiller son mouchoir entre ses mains qui tremblaient toujours. Un petit bruit plaintif et saccadé s'éleva dans un coin du salon. D'Auberianne, étonné, tourna la tête et vit sa femme qui, le visage entre les mains, pleurait.